

Jacques HURÉ

‘Umar Khayyām au miroir de quelques interprétations modernes, de Fitzgerald à Hedāyat

‘Umar Khayyām peut être vu, aujourd’hui, comme un «agitateur d’idées», le carrefour où se rassemblent ceux qui s’interrogent sur la portée des textes anciens d’où émane cette notion moderne qu’est l’incertitude du sens, ceux qui s’interrogent sur le rapport entre le discours spirituel et le discours philosophique, et, plus généralement ceux qui discutent de la pensée «orientale», telle qu’elle doit prendre place dans tout débat ouvert aujourd’hui en Occident.

Il convient toutefois d’être très prudent dès lors que l’on tente d’évoquer la pensée de ‘Umar Khayyām, en particulier sa pensée philosophique, ou poétique, pour des raisons évidentes, qui tiennent autant à son éloignement dans le temps (il vécut de 1041 à 1123) qu’à l’incertitude qui entoure l’origine des quatrans qui l’ont rendu célèbre. Toutefois, l’on ne peut, en même temps, s’empêcher de mettre en évidence l’aventure exceptionnelle que fut celle de son accès à la notoriété en tant que poète en Occident. Aventure qui mit plusieurs siècles à mûrir, qui réunit érudits d’Orient et d’Occident, et donna

naissance, à travers la réécriture poétique de certains des quatrains, à une œuvre fondamentale de la littérature anglaise du XIX^e siècle (tel fut l'ouvrage de l'Irlandais Edward Fitzgerald), et, tout près de nous cette fois, grâce à la version française qu'en donna M.F. Farzaneh en 1993, à un commentaire persan contemporain, celui de Sādegh Hedāyat, dont l'œuvre, peut être considérée comme une sorte d'hommage à 'Umar Khayyām, voire de réécriture de sa pensée. Il convient de tenter de fixer les traits qui composent cette figure complexe, celle des traces de la pensée de 'Umar Khayyām en Occident; et ce, malgré les obstacles ou peut-être à cause de ces obstacles, car les leçons de cette aventure apparaissent exemplaires. C'est ce que je voudrais tenter de faire ici, d'abord en évoquant, autant que faire se peut, la chronologie des événements qui vont assurer progressivement la survie de l'œuvre.

Le premier texte, selon Edward Browne¹, qui livre des informations sur 'Umar Khayyām, est *Chāhār Maqāla* de Niẓāmī-i-'Arūḏī Samarqandī, texte qui aurait été écrit vers 1155 (Khayyām serait mort en 1123), et qui envisage 'Umar Khayyām en tant qu'astronome et astrologue. Toutefois, l'auteur évoque son admiration pour lui à travers l'anecdote suivante: il l'aurait rencontré en 1112-1113 (H. 506) à Balkh, et salue en lui un «Ḥujjat al-Ḥaqq», un Maître ès-vérité. L'astronome du prince de Merv lui aurait alors dit: «Ma tombe sera là où les arbres laissent tomber leurs fleurs deux fois l'an». Niẓāmī-i-'Arūḏī se rendra à Nishāpur en 1135, après la mort du Maître, et verra «une tombe recouverte de fleurs de pêchers et de poiriers». Il se dit alors qu'il n'avait jamais vu sur terre de personne semblable à lui.

Plus tard, dans un livre daté de 1223, *Mirṣād al-'Ibād* (l'Observatoire des serviteurs de Dieu) de Najm al-Dīn Rāzī, (et cité par Hedāyat), Khayyām est présenté comme un «philosophe malheureux, athée et matérialiste», et il en est pro-

1. Edward Browne, *A Literary history of Persia*, Cambridge University Press, 1956, vol.II, «From Firdousi to Sa'di», pp. 246-252.

duit, à titre de preuve, deux quatrains, l'un exprimant l'agnosticisme, l'autre reprochant à Dieu l'existence de ses créatures imparfaites, ou la mort de ses créatures parfaites.

Un peu plus tard, en 1240, dans une *Histoire des Philosophes* de Al- Qiftī, 'Umar Khayyām est identifié à un champion du «savoir grec», autrement dit de la philosophie (de Platon selon Rezvanian), sans égal en astronomie et philosophie, en libre-penseur avéré, mais contraint par la prudence à «brider sa parole». Pour Browne il ne fait pas de doute qu'à la fin du XIII^e siècle, Khayyām est d'abord un astronome et un mathématicien, mais il retient aussi la qualification de Najm al-Dīn Rāzī qui voit en lui «l'archétype du libre-penseur de son temps».

Le XIV^e siècle apporte un éclairage nouveau sur 'Umar Khayyām. D'une part, il est situé dans le temps de l'histoire des Seldjūkides. Tel est le cas de l'ouvrage de Rashīd al-Dīn Faḍ-Allāh, *Jāmi' al-Tawārīkh*, qui rapporte l'histoire, source de nombreux romans à l'époque moderne, de la rencontre et de l'amitié entre Nizām al-Mulk, Ḥassan-e Şabbāḥ et Khayyām. Dans le même siècle, cette fois selon Sādegh Hedāyat,² un ouvrage, anonyme semble-t-il, *Munis al-Aḥrār* (Compagnon des hommes libres) fait mention –il semble que ce soit la première attestation– de 13 quatrains (*rubā'iyāt*) qui constitueraient selon lui, les plus anciens de ce type de poème. Et ce sont les quatrains qui retiennent désormais l'attention, mais, d'emblée, avec une variation quantitative qui traduit une très grande fantaisie de la part des auteurs, ou des copistes, dans la mesure où ils ajoutent des quatrains empruntés à d'autres, ouvrant ainsi la voie à d'insolubles problèmes d'attribution qui vont égarer les commentateurs en multipliant les interprétations.

En 1460-61, est composé à Shiraz un manuscrit de 158 quatrains dont une copie parviendra à Oxford. En 1530-31 est composé un manuscrit qui en compte seulement 76, et qui

2. Sādegh Hedāyat, *Les Chants de 'Umar Khayyām*, édition critique, traduit du persan par M.F Farzāneh et Jean Malaplate, Paris, J. Cortis, 1993.

sera acquis par la Bibliothèque royale de Paris. Mais c'est en Inde que se trouvent les manuscrits les plus importants. On dénombre 770 quatrains dans un manuscrit daté de 1894-95 à Lucknow, 516 poèmes dans un manuscrit de la Société Asiatique de Calcutta, qui ouvrira les portes de l'Occident à cette forme d'écriture poétique. En effet le fac-similé de ce manuscrit sera publié en 1836 à Calcutta par l'orientaliste iranisant Edward Byles Cowell, président du Sanscrit College de Calcutta, en même temps qu'il publie dans *Calcutta review* une étude des quatrains. De retour à Londres, il va révéler les quatrains à Edward Fitzgerald qui étudiera avec lui la langue persane, et envisagera la traduction des quatrains du manuscrit le plus ancien et auquel il pouvait avoir accès, celui de la Bodléienne d'Oxford. Il traduit, mais à sa manière. S'adressant à Cowell, il écrit: «c'est une joie pour moi de prendre avec ces Persans des libertés dont ils ne peuvent s'effrayer parce qu'ils ne sont pas assez poètes (du moins, je le pense), et qu'ils ne peuvent que vouloir une mise en forme quelque peu artistique». Et ailleurs: «ma traduction est tout à fait non littérale»; «j'ai voulu interpréter. . . , le meilleur traducteur est celui qui paraphrase l'œuvre originale tout en conservant l'esprit de l'auteur». . .

Quoi qu'il en soit, en 1859, paraît, chez B. Quaritch, la première édition des *Rubaiyat of 'Umar Khayyam*, «the astronomer-poet of Persia, rendered into english verse», sans nom du traducteur. Le texte ne produit que 75 quatrains.

En 1867, la première traduction française voit le jour. Elle est due à l'ancien consul de France à Rasht, et «premier drogman de l'ambassade» Jean-Baptiste Nicolas. Il publie 425 quatrains formant un manuscrit d'une bibliothèque de Téhéran. Cette traduction ne passe pas inaperçue. Elle est même célébrée comme une sorte d'événement littéraire inouï, ainsi que l'établissent les commentaires de Théophile Gautier (dans un article du *Moniteur Universel* du 8 décembre 1867) et de Renan (dans le *Journal Asiatique* de 1868) qui reconnaissent là la révélation d'un texte, et d'une pensée qui permettent

de comprendre la spiritualité persane. En effet, Nicolas a mis en relief une interprétation mystique du vocabulaire bachique de l'auteur des *Quatrains*. La notoriété de 'Umar Khayyām devient donc un fait dont Edward Fitzgerald prend conscience qu'il a participé à la genèse, mais de manière trop discrète puisqu'il n'en récolte pas les fruits. Il se remet alors à l'ouvrage en préparant une deuxième édition de son livre qu'il publiera en 1868. L'ouvrage est augmenté d'abord de la traduction de 35 quatrains supplémentaires, et comprend des notes et une préface dans laquelle il expose non sa manière de travailler, mais sa conception du poète persan en qui il reconnaît le représentant de la philosophie épicurienne, montrant ainsi que, dans son commentaire, il ne peut s'affranchir de la méthode qui impose le rapprochement d'un texte oriental avec ce qui constitue le modèle forcément d'origine occidentale. Il se réfère à l'orientaliste autrichien Von Hammer qui voyait en 'Umar Khayyām un libre-penseur, un opposant au soufisme, et conclut en disant qu'il pense que si le vin célébré dans les poèmes était bien le jus du raisin (encore qu'il se vantait de ne pas en boire), c'était par défiance du «vin spirituel qui laisse ses dévots ivres d'hypocrisie et de dégoût». C'est cette édition qui assura le succès du livre, celui du «traducteur», celui aussi du poète persan. Ce succès va se prolonger, prenant parfois en Occident, aussi bien qu'en Orient, les formes les plus inattendues (le nom de 'Umar Khayyām sera donné en effet à d'innombrables clubs, cinémas, hôtels, etc.).

Toutefois, le succès de cette œuvre va se heurter, cette fois en Russie, à la fin du XIX^e siècle, aux exigences de la critique historique. L'orientaliste russe Chukovsky va poser, en 1897, le problème de l'attribution des quatrains dont il juge qu'un certain nombre (82) sont des quatrains dits «errants» sans attribution précise. L'année suivante, en 1899, Edward Heron Allen publie à Londres une nouvelle traduction anglaise du manuscrit d'Oxford (donc des 158 quatrains).

Le XX^e siècle voit se multiplier les traductions dont je ne ci-

terai que quelques-unes qui me semblent marquantes: celle du persan en turc, publiée en 1922 à Istanbul, sur un manuscrit de la bibliothèque de l'université, datant de 1462, et due à Huseyn Danish Bey (elle rassemble 396 quatrains), l'édition critique d'Arthur Guy (338 quatrains) en 1935, qui joint à une longue introduction la référence au manuscrit d'origine pour chaque *rubā'ī*, ainsi que les rimes persanes correspondantes (338 quatrains), la traduction produite par Robert Graves, en 1967, à Londres, qui retient 111 quatrains qu'il dit avoir traduit, avec 'Umar Ali Shah à partir d'un manuscrit du XII^e siècle parvenu en Afghanistan peu de temps après la mort de Khayyām... En France on citera la traduction du manuscrit d'Oxford, publiée en 1978 avec une introduction de Ch. Groleau, qui fait la critique de Fitzgerald, accusé d'avoir dénaturé l'esprit du texte persan, et d'avoir ainsi composé un ouvrage occidental pourtant qualifié de «joyau de la littérature anglaise». 'Umar Khayyām est comparé à des poètes européens, tels que Heine, Swinburne, Baudelaire, il serait même un «frère d'Hamlet»... comme s'il était nécessaire de superposer sa pensée à celle d'un modèle d'Occident. La démarche a toutefois le mérite de suggérer la difficulté de commenter le poète persan en dehors du champ de la culture persane. On citera enfin les traductions françaises récentes de R. Lescot, de Hasan Rezvanian, et de Gilbert Lazard.³

Mais c'est l'interprétation qu'en donne Sādegh Hedāyat, telle qu'elle est révélée dans sa version française en 1993, qui paraît renouveler la réflexion sur les quatrains. La relation de l'auteur de *La Chouette aveugle* avec l'auteur des *Robâ'i* domine sans doute l'œuvre de l'un des écrivains majeurs de ce siècle, c'est-à-dire l'un de ceux qui donnent le mieux à saisir l'énigme de la création littéraire, avec, à l'origine de cette énigme, la fatale et tragique intrication des cultures d'Occident et d'Orient, vue comme horizon des écrivains d'O-

3. Z. Safa, *Anthologie de la poésie persane*, Paris, Gallimard, 1964 (traduction de R. Lescot, pp. 137-142); 'Umar Khayyām, *Robâ'iyât*, Paris, Imprimerie Nationale, 1992; Gilbert Lazard, «Quelques robâ'i de Khayyām», *Luqmān*, printemps-été 1993, pp. 25-37.

rient. En ce sens, il semble que l'on puisse voir en Sādegh Hedāyat un héritier de 'Umar Khayyām. On relève que le moderne revendique en quelque sorte l'autorité de l'ancien aux débuts de sa vie intellectuelle. C'est en 1923, à 20 ans, que Hedāyat écrit son *Introduction aux Quatrains*, avant de produire plus tard, en 1934, à Téhéran, une édition des *Chants de Khayyām/Tarâne-hâ-ye Khayyām*, soit de 143 quatrains, divisés en sept rubriques: «Secret de la création», «La souffrance de la vie», «Écrit depuis l'éternité», «La roue tourne», «La rotation des corpuscules», «Adviennent que pourra», «Il n'y a rien». L'ouvrage est assorti d'une préface et d'une longue étude sur «Khayyām le philosophe» et sur «Khayyām le poète». Hedāyat relie poésie et philosophie, conformément, dira-t-on, à la pensée de son modèle. La lecture de cet ensemble révèle l'explication de cette relation que l'écrivain de l'Iran moderne entend réaliser avec l'homme de Nishâpur, en qui il distingue le vrai génie persan, celui que n'ont pas touché les «croyances sémites». Hedāyat interprète les quatrains comme «une révolte de l'âme contre celle-ci»,⁴ qui l'aurait conduit à suivre la voie de la science –l'observation et la logique– pour proposer une explication des phénomènes du monde, tout en se préservant, par le recours au *ketmān* (dissimulation) et au *taqīyeh*, (masque), de la rigueur des autorités.

Il semble bien que Sādegh Hedāyat discerne en Khayyām une sorte de parangon de la pensée qui s'articule sur la science cosmologique et la philosophie pour tracer la voie de la pensée moderne, telle qu'elle se formera en Europe au XVII^e siècle. A l'appui de cette thèse, on citera deux phrases tirées de *Nowrūz-Nāmeḥ* qui, en explicitant la notion de *rotation du monde*, pourraient suggérer que 'Umar Khayyām, bien avant Copernic et Galilée, avait pressenti les éléments de la théorie de l'héliocentrisme: «Par ordre du pouvoir suprême, l'état de l'univers fut bouleversé, faisant apparaître de nouvelles choses, de sorte qu'elles soient en accord avec le monde et sa rotation»; «Et Dieu fit naître le soleil de la lumière, afin que les

4. Sādegh Hedāyat, *Les Chants de 'Umar Khayyam op cit.*, p. 29.

cieux et la terre puissent évoluer». ⁵ Hedāyat apprécie, dans la pensée scientifique de Khayyām, l'expression du principe d'autonomie des êtres vivants vis-à-vis d'un pouvoir suprême, ce qui le conduit à nier le besoin de l'homme, et le sens de l'univers, et donc, à souligner que la pensée de l'auteur des quatrains, est une pensée «matérialiste»:

«L'énigme de l'Univers ne sera effleurée ni par la science, ni par la croyance religieuse; il n'y a pas de vérité à atteindre [...] Pour lui (Khayyām), il n'y a rien au-delà de la matière. Le monde est fait d'atomes, à l'activité aléatoire. Ce flux est continu, éternel. Les particules se regroupent par vagues en des formes et des espèces différentes et se séparent de la même façon». ⁶

On croit lire ce qu'écrira bien plus tard Ilya Prigogine, dans *La Fin des certitudes*, ouvrage qui s'ouvre sur ce constat: «Aujourd'hui, à tous les niveaux d'observation, nous reconnaissons désormais le rôle des fluctuations et de l'instabilité». ⁷ On l'aura compris, dans une sorte d'intuition fulgurante, Sādegh Hedāyat nous révélerait la "modernité" de 'Umar Khayyām. En renouvelant le commentaire des quatrains, il le place, à cette époque, en 1934, sur le terrain où se développera le débat philosophique de notre temps.

Sans doute, en Iran, d'autres éditions interviendront. Rezvanian cite celle de Mohamed Ali Forouqi, en 1942, *Robâ'iyât-e-Hakīm 'Umar-e Khayyâm.*, et, en 1988, celle de Djalâl al-din Homâi, *Robâ'iyât-e Khayyâm (Ṭarab-Khâneh)*, mais elles n'ont pas fait l'objet de traduction française, de sorte que du point de vue du comparatiste français seul le texte de Sādegh Hedāyat constitue une référence accessible et nécessaire à la compréhension des quatrains. Il projette la pensée de Khayyām dans notre temps pour trois raisons.

En premier lieu, parce que les quatrains posent le problème de l'autorité, reconnu comme un principe contestable en tous

5. *Ibid.*, pp. 30-31.

6. *Ibid.*, pp. 33, et 44.

7. Ilya Prigogine, *La Fin des certitudes. Temps, Chaos et les Lois de la Nature*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 12.

domaines.⁸ L'homme est seul, et n'appartient qu'à lui-même, plus précisément au segment très court de durée qu'est sa vie.⁹

En second lieu, les quatrains posent aussi le problème de la nature du réel, qui n'est qu'une image (le monde est une image qui sort de la vaste mer et y retourne). Les hommes aussi ne sont que des «images qui passent sur l'écran du monde». Dans ces conditions, rien ne peut être connu, aucune certitude ne peut être acquise sur notre devenir, sur notre origine, sur ce que nous sommes.

Enfin, la modernité de cette pensée tient à sa relation à la poésie. 'Umar Khayyām, astronome, mathématicien, philosophe est aussi poète. C'est sa réflexion scientifique, l'observation du ciel à Merv, qui sans doute lui fit concevoir la non-finitude de la réalité qui nous entoure et nous définit. Dans sa ronde de quatrains impossibles à fixer, il assigne au verbe poétique la fonction de dépouillement, d'ascèse spirituelle que doit réaliser l'être, en conformité avec l'énigme de l'univers, mais aussi celle de célébrer, à travers l'allégorie du vin, la prise de conscience, la vision de sa solitude que peut rompre la parole poétique, autre forme du vin, de la coupe, de l'échanson (*sāqī*)...

«C'est l'aurore. Debout ô toi, trésor de grâce. Bois, à tout petits coups et caresse ton luth. Les choses d'ici-bas ont très peu de durée, et de tout ce qui fut, rien ne doit revenir».¹⁰

8. S. Hedāyat, *op. cit.*, p. 64 (quatrain n°12).

9. *Ibidem*, p. 89 (quatrain n°74).

10. Traduction d'H. Massé, *Anthologie persane*, Paris, Payot, 1950, p. 84.



مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی

CHRONIQUE

Vient de paraître

HOMMES ET TERRES D'ISLAM

MÉLANGES OFFERTS À XAVIER DE PLANHOL

Études réunies par
Daniel Balland

Tome I

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی



INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE EN IRAN
TÉHÉRAN 2000

Chronique

• L'Assemblée générale de TWAS à Téhéran

La douzième assemblée générale de l'Académie des Sciences du Tiers-Monde (Third World Academy of Science, TWAS) a eu lieu du 21 au 26 octobre 2000 à Téhéran, avec la participation de 120 représentants de 74 Etats dont 64 du Sud.

Intervenant à la séance inaugurale de l'assemblée, le président Moḥammad Khātāmī a souligné qu'il nous incombait d'œuvrer pour la promotion des sciences dans les pays du Tiers-Monde et à prendre activement part au processus du progrès scientifique, d'autant plus que les savants, les penseurs et les chercheurs constituent la pierre de touche de tout pays.

De nombreux thèmes figuraient à l'ordre du jour des travaux de cette douzième assemblée dont la promotion scientifique et technique des pays du Sud, la planification des futurs projets et une coopération scientifique tous azimuts entre les Etats membres visant à un essor économique approprié.

À noter que la TWAS, fondée en 1983 à l'initiative du défunt professeur 'Abd al-Salām, prix Nobel de physique, a officiellement commencé ses travaux en 1985. Elle réunit, à l'heure actuelle, quelque 546 représentants de 77 pays.

• Biennal international de la peinture islamique

Le premier biennal international de la peinture islamique a eu lieu en octobre-novembre 2000, au Musée des arts contemporains de Téhéran.

Inauguré le 19 octobre par le président iranien Moḥammad Khātāmī, le biennal réunissait quelque 220 tableaux de 154 peintres venus de 30

pays islamiques. Donnant lieu à nombre de séminaires et de tables rondes, le biennal de la peinture islamique a offert, tant aux érudits qu'aux amateurs, une occasion propice à une initiation plus approfondie à l'art islamique de l'ère contemporaine, franchissant ainsi un pas vers le «Dialogue des civilisations».

• Un calendrier voué au «Dialogue des civilisations»

La désignation de l'an 2001, par l'ONU, l'année du Dialogue des civilisations, à l'initiative du président iranien Moḥammad Khātāmī, a présenté un sujet digne d'intérêt des penseurs, des hommes de lettres et des artistes qui ont su l'exploiter à bien. S'inspirant du thème du «Dialogue des civilisations», Esmā'īl Mottalebzādeh, architecte et sculpteur iranien a créé une série de statuettes en bois qui sont réunies dans un calendrier 2001, consacré au «Dialogue des civilisations» et dédié à tous les épris de la paix et de l'amitié.

• Le Patriarche des Arméniens de Téhéran a salué le Dialogue des civilisations

Le 12^{ème} prix mondial "Garpis Papazian" a été descerné à Aḥmad Nūrī-Zāde, poète et traducteur iranien.

Prenant la parole aux cérémonies qui ont eu lieu à cette occasion, le Patriarche des Arméniens de Téhéran, Séboh Sarkissian, a rendu hommage au Dialogue des civilisations, prôné par le président Khātāmī. Il a également offert le 12^{ème} prix culturel et littéraire "Garpis Papazian" à Aḥmad Nūrī-Zāde, premier poète non-arménien qui, durant ces 27 dernières années, a rédigé douze ouvrages axés sur la culture et la littérature arménienne.

• Hommage aux académiciens iraniens

Les Académies de langue et littérature persanes, de sciences, de médecine et d'art en collaboration avec le Centre culturel affilié au Bureau de la présidence iranienne ont rendu hommage, le mercredi 3 janvier 2001, à quatre éminents professeurs et chercheurs érudits, membres de ces Académies.

Lors des cérémonies officielles, qui ont eu lieu en présence du Président Khātāmī et dans une ambiance culturelle et chaleureuse, MM. les professeurs Javād Ḥadīdī, membre de l'Académie de langue et littérature persanes, 'Alī-Akbar San'atī, membre de l'Académie de l'art, Ḥoseyn Mīr-Šamsī, membre de l'Académie des sciences et Abolḥasan Nadīm, membre de l'Académie de médecine ont été honorés par le Président de la République et une nombreuse assemblée de savants, d'artistes et d'hommes de lettres.

Nécrologie

• Yaḥyā MĀHYĀR-e NAVVĀBĪ

En retraite depuis 1352/1973, le professeur Yaḥyā Māhyār-e Navvābī est décédé le 1^{er} octobre 2000, à l'âge de 88 ans.

Issu d'une vieille famille dotée de toute une lignée d'hommes de lettres et de poètes, Māhyār-e Navvābī a vu le jour en janvier 1912 à Chiraz. Après avoir terminé ses études primaires dans sa ville natale, il se rendit à Téhéran pour continuer ses études qui furent couronnées d'un doctorat ès lettres persanes. Il se consacra alors à l'enseignement. Entretemps, il fit un séjour de deux ans en Europe (1949-1951) et poursuivit ses études en langues iraniennes anté-islamiques au Collège des Langues Orientales de Londres. Plus tard en 1957, il se rendit aux Etats-Unis pour y faire un stage dans le domaine de la gestion des universités.

De nombreux ouvrages constituent le fruit de ses vastes études sur les textes anciens dont l'*Arbre Asurique*, *Mémoire de Zarīrān*, (tous les deux traduits de pehlevī), *Thésaurus de manuscrits pehlevīs*, etc. Le monument des œuvres de Māhyār-e Navvābī se concrétise dans une colossale bibliographie en dix volumes des ouvrages et des articles de différentes langues européennes traitant l'iranologie.

• Fereydūn MOŠĪRĪ

Grand poète contemporain de l'Iran, Fereydūn Mošīrī est décédé, le 24 octobre 2000 à Téhéran, à l'âge de 72 ans.

Ce fut en septembre 1926, à Téhéran, qu'il vit le jour. Il passa presque toute sa vie dans cette ville où il composa ses poèmes. Au carrefour de la poésie classique et moderne, l'œuvre de Mošīrī donna naissance à une littérature lyrique et raffinée, s'illustrant dans une vingtaine de recueils dont le dernier s'intitulait: *Tā ṣoḥḥ-e tābnāk-e Ahūrāyī* (A l'aube lumineux de Ahūrā).

• Golām-Rezā SAMĪ'Ī

Ecrivain et traducteur de grand renom, Golām-Rezā Samī'ī est décédé le 1^{er} octobre 2000 à Téhéran, à l'âge de 75 ans.

Né en 1925 à Kermānchāh, Golām-Rezā Samī'ī enseigna, pendant de longues années dans certaines écoles de Téhéran. Il traduisit également nombre d'ouvrages français en persan dont l'*Estat de la Perse en 1660* de Raphaël du Mans, *Prométhée mal enchaîné* d'André Gide, *Hommes et Choses en Perse* de Carla Seréna etc.

• Iraj VĀMEQĪ

Le professeur Iraj Vāmeqī grand spécialiste des langues iraniennes

anté-islamiques, est décédé fin novembre 2000, à l'âge de 69 ans.

Né à Şahna dans la province de Kermānšāh, il poursuivit à Téhéran ses études supérieures qui furent couronnées d'un doctorat ès lettres. Il se consacra depuis à l'enseignement, notamment à l'Université de Téhéran. Il a rédigé de nombreux livres et articles dont *Vārūne-nevīsī dar tārīx* (Falsifications dans l'historiographie).

